

Paris devant l'opinion canadienne-française : les récits de voyages entre 1820 et 1914

Serge Jaumain

Volume 38, Number 4, Spring 1985

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/304307ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/304307ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (print)

1492-1383 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Jaumain, S. (1985). Paris devant l'opinion canadienne-française : les récits de voyages entre 1820 et 1914. *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 38(4), 549–568. <https://doi.org/10.7202/304307ar>

PARIS DEVANT L'OPINION CANADIENNE- FRANÇAISE: LES RÉCITS DE VOYAGES ENTRE 1820 ET 1914¹

SERGE JAUMAIN
*Département d'histoire
Université d'Ottawa*

INTRODUCTION

Les réactions des voyageurs canadiens face au Paris de 1820 à 1914 jettent un éclairage intéressant sur certains traits de la mentalité canadienne-française. A partir des multiples critiques, remarques et jugements sur «l'Autre», il est en effet possible de déterminer les valeurs que ces visiteurs considèrent comme spécifiques à la population du Saint-Laurent. Nous avons dès lors choisi d'analyser trente-trois récits de voyages parisiens rédigés entre 1819 et 1914² afin d'examiner le discours idéologique qui se cache derrière les impressions rapportées par ces touristes, à l'intention de leurs compatriotes.

Précisons toutefois que l'intérêt historique de ces documents est limité par le genre littéraire même auquel ils appartiennent qui véhicule souvent avec une grande fidélité les postulats de l'idéologie dominante et ne brille pas toujours par son originalité, certains auteurs ayant une fâcheuse propension à s'inspirer largement des écrits de leurs prédécesseurs. Ensuite, le nombre limité de ces récits et leur forte concentration dans les années 1870 à 1900 (cf. tableau I) ne permettent pas de suivre l'évolution normale du regard porté sur Paris, d'autant qu'ils ont parfois été rédigés bien après le voyage. Enfin, le coût très élevé de ces pérégrinations européennes n'étant pas à la portée de toutes les bourses, les écrivains étudiés ici appartiennent le plus souvent à une petite élite qui, grâce à la profession de ses membres (cf. tableau II), joue sans doute le rôle de guide de l'opinion mais n'offre pas nécessairement un reflet exact des diverses sensibilités qui animent l'ensemble de la population.

Les images de la capitale française sont donc beaucoup plus nombreuses et réclameraient un travail plus large, nourri par un dépouille-

¹ Je tiens à remercier ici Messieurs Henri Ferrière, Mattéo Sanfilippo et le professeur Pierre Savard qui ont bien voulu relire ce texte.

² Ces récits sont recensés dans John Hare, *Les Canadiens français aux quatre coins du monde: une bibliographie commentée des récits de voyage, 1670-1914* (Québec, Société historique du Québec, 1964), 213 p. Ce livre nous a épargné de longues recherches heuristiques. Il faut cependant déplorer un manque de rigueur scientifique pesant sur un index qui dénombre 23 récits relatifs à Paris alors que l'ouvrage en mentionne 33 au total. Les auteurs omis dans l'index sont les suivants: J.-O. Plessis (no 50); F.-X. Garneau (no 57); L. Provancher (no 205); J.-B. Proulx (no 238); H. Beaugrand (no 239); N.-E. Faucher de Saint-Maurice (no 242); J.-P. Tardivel (no 246); C. Bardy (no 276); Z. Mayrand (no 307). En outre deux récits de A.-B. Routhier publiés dans le même livre - *A travers l'Europe, Impressions et Paysages par A.-B. Routhier* (Québec, Typographie de P.-G. Delisle), 1 (1881): 201-408 et 2 (1883): 7-82 - mais à deux ans d'intervalle, sont comptés comme une seule unité.

TABLEAU I
ANNÉES SUR LESQUELLES PORTENT LES RÉCITS

ANNÉES	NOMBRE DE RÉCITS
avant 1850	2
1851 - 1860	2
1861 - 1870	4
1871 - 1880	6
1881 - 1890	11
1891 - 1900	7
après 1900	1
TOTAL	33

ment systématique de la presse canadienne, puisant aux sources du roman populaire, des guides de voyage et se référant à la mouvance touristique en direction de la France. Notre étude n'est dès lors qu'un modeste jalon dans une longue filière de recherches socio-historiques; elle s'ajoute aux travaux de divers historiens qui ont montré que la seconde moitié du 19^e siècle avait vu des Canadiens parfois très critiques à l'égard de leur ancienne mère patrie³, avec l'espoir qu'un jour l'on joindra les différentes pièces de ce puzzle géant dans une analyse globale de l'opinion canadienne face à la France du 19^e siècle.

1 - Le Québec dans la seconde moitié du 19^e siècle

La plupart des récits s'inscrivent dans la seconde moitié du 19^e siècle, période très particulière de l'histoire du Canada français où malgré la montée d'un libéralisme économique soutenu par la bourgeoisie et le personnel politique⁴, l'Église apparaît plus forte que jamais et tente d'imposer à la société du Saint-Laurent une idéologie cléricale prônant le plus souvent le *statu quo* et qui vante les mérites de l'agriculture et

³ Il s'agit notamment de P. Savard, *Jules-Paul Tardivel, la France et les Etats-Unis (1851-1905)* (Québec, Presses de l'Université Laval, 1967), 499 p.; *id.*, *Le Consulat général de France à Québec et à Montréal de 1859 à 1914* (Québec, Presses de l'Université Laval, 1970), 132 p.; *id.*, «Voyageurs, pèlerins et récits de voyages canadiens-français en Europe de 1850 à 1960» dans *Mélanges de civilisation canadienne-française offerts au professeur Paul Wyczynski* (Ottawa, Editions de l'Université d'Ottawa, 1977), 241-262; A. Rambaud, «Québec et la guerre franco-allemande de 1870», *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 6,2 (septembre 1952): 313-320; A. Yon, *Le Canada français vu de France (1830-1914)* (Québec, Presses de l'Université Laval, 1975), 235 p.; V. Vaucamps, *La France dans la presse canadienne-française de 1855-1880*, Thèse de Ph.D (Histoire), Université Laval, 1978, 498 p.; S. Rodrigue, *L'image de la révolution française de 1848 dans la presse du Canada français*, Thèse de M.A., Université Laval, 1978, xxi-159 p.; D. Brunn, *Les Canadiens français et les nouvelles de l'Europe. Le cas des révolutions de 1848-1849*, Thèse de doctorat, Université de Paris I, 1978; J. Portès, «La reprise des relations entre la France et le Canada après 1850», *Revue française d'histoire d'outre-mer*, 228 (1975) : 447-461.

⁴ Voir M. Hamelin, *Les premières années du parlementarisme québécois (1867-1878)* (Québec, Presses de l'Université Laval, 1974), 386 p.

TABLEAU II

NOM DES AUTEURS	PROFESSIONS / ÉTATS DE VIE	ANNÉE DU VOYAGE
1. Joseph Octave PLESSIS (1763-1825)	Évêque de Québec de 1806 à 1825	1819-1820
2. François Xavier GARNEAU (1809-1866)	Notaire, traducteur, poète et historien	1831-1832
3. Jean-Baptiste Antoine FERLAND (1805-1865)	Prêtre et historien	1856-1857
4. Ernest GAGNON (1834-1915)	Fonctionnaire, écrivain et musicien	1857-1858 et 1873
5. François LANGELIER (1838-1915)	Avocat, député à Québec puis à Ottawa; Lieutenant-gouverneur du Québec de 1911 à 1915	1861-1863
6. Arthur BUIES (1840-1901)	Journaliste	1867
7. Louis-Joseph HUOT (1817-1897)	Prêtre	1867
8. Charles-Edmond ROULEAU (1841-1926)	Fonctionnaire, zouave pontifical, auteur et journaliste	1868
9. Adolphe-Basile ROUTHIER (1839-1920)	Auteur, avocat puis juge	1876, 1882 et 1884
10. Gustave DROLET (1844-1904)	Zouave pontifical, avocat plus journaliste	1878
11. Sylvia CLAPIN (1853-1928)	Libraire, journaliste, professeur (aux États-Unis) puis traducteur	1879
12. Anonyme	?	1880
13. Joseph MARMETTE (1844-1895)	Fonctionnaire et romancier	1880 et 1882
14. Léon PROVANCHER (1820-1892)	Prêtre et naturaliste	1881
15. Jean-Baptiste PROULX (1846-1904)	Prêtre missionnaire, professeur et curé de paroisse	1887
16. Edmond PARE (1855-1897)	Avocat et journaliste	1887-1888
17. Narcisse-Édouard FAUCHER DE SAINT-MAURICE (1844-1897)	Auteur et député à Québec	1888
18. Jules-Paul TARDIVEL (1851-1905)	Journaliste et romancier	1888-1889
19. Honoré BEAUGRAND (1849-1906)	Journaliste et maire de Montréal	1888-1889
20. J.-L. GOUGEON	?	1890
21. Léon-Pamphile LEMAY (1837-1918)	Fonctionnaire et poète	1890
22. Auguste GOSSELIN (1843-1918)	Prêtre et historien	1891
23. Henri CIMON (1855-1925)	Prêtre, professeur et curé de paroisse	1891-1892
24. Henri-Raymond CASGRAIN (1831-1904)	Prêtre, historien et critique	1892
25. Oscar PELLETIER (1862-1943)	Militaire	1893
26. Wilfrid LAROSE (1863-1936)	Avocat	1897
27. Céline BARDY (1845-?)	(Fille de Pierre-Martial Bardy)	1900
28. Victor-Alphonse HUARD (1853-1929)	Prêtre, professeur et historien	1900
29. Zéphirin MAYRAND (1842-1917)	Notaire	1911

de l'ordre social qu'elle représente⁵. La préservation des rapports sociaux traditionnels conduit aussi les classes dirigeantes à privilégier une idéologie nationaliste⁶ et conservatrice qui insiste sur l'unité des Canadiens français, unité fondée avant tout sur la religion et la langue et qui a pour toile de fond une histoire commune⁷. Ces conceptions, le clergé catholique les véhicule d'autant plus aisément qu'il exerce un contrôle renforcé sur l'enseignement et que, grâce à l'augmentation de ses effectifs⁸, il est en mesure d'encadrer étroitement la vie quotidienne des Canadiens français⁹.

Cette importance croissante de l'Église va cependant à l'encontre de l'évolution que connaît la société occidentale et plus particulièrement la France au cours de la fin du 19^e siècle. Le choc culturel éprouvé par nos voyageurs visitant Paris ne pouvait donc en être que plus grand. Si en effet l'attitude de Napoléon III vis-à-vis du Pape - jusqu'en 1859 - et la liberté de l'enseignement secondaire inaugurée par la loi Falloux avaient un moment amélioré l'image d'une France¹⁰ qui depuis 1793¹¹ était l'objet des plus vives attaques, nous allons voir que le retour de la République et surtout, après 1880, la décléricalisation et la déchristianisation progressive de l'ancienne métropole firent bientôt renaître les critiques¹².

2 - Premières impressions des voyageurs

Les auteurs ne cherchent pas à cacher l'émotion qui les envahit lors de leur premier contact avec la terre française. Écoutons leurs impressions: «Je suis donc arrivé dans ce beau pays de France, où tous les Canadiens français rêvent de venir une fois en leur vie!»¹³; «J'ai fait mon tour de Paris. C'était cela un rêve que je caressais depuis ma

⁵ Voir F. Dumont, «Quelques réflexions d'ensemble», dans *id.*, *Idéologies au Canada français, 1850-1900* (Québec, Presses de l'Université Laval, 1971), 9-10 et M. Brunet, «Trois dominantes de la pensée canadienne-française: l'agriculturisme, l'anti-étatisme et le messianisme», dans *id.*, *La présence anglaise et les Canadiens. Etude sur l'histoire et la pensée des deux Canadas* (Montréal, Beauchemin, 1964), 113-116.

⁶ Voir D. Monière, *Le développement des idéologies au Québec, des origines à nos jours* (Montréal, Éditions Québec-Amérique, 1977), 184ss.

⁷ Ce n'est en effet pas un hasard si l'on assiste au cours de cette période à une véritable glorification de la Nouvelle-France dans l'historiographie canadienne-française. Voir S. Gagnon, *Le Québec et ses historiens de 1840 à 1920. La Nouvelle-France de Garneau à Groulx* (Québec, Presses de l'Université Laval, 1978), 474 p. et notre article en collaboration avec M. Sanfilippo, «Le régime seigneurial en Nouvelle-France: un débat historiographique», *The Register*, 5, 2: 226-247.

⁸ Voir L.-E. Hamelin, «L'évolution numérique séculaire du clergé catholique dans le Québec», *Recherches sociographiques*, 2 (1961): 189-241.

⁹ Voir N. Voisine, *Histoire de l'Église catholique au Québec (1608-1970)* (Montréal, Fides, 1971), 43-53.

¹⁰ A. Yon, *op. cit.*, 27; P. Savard, *Le consulat général...*, 111.

¹¹ Voir C. Galarnau, *La France devant l'opinion canadienne 1760-1815* (Québec, Presses de l'Université Laval, 1976), 225-282.

¹² A. Yon, *op. cit.*, 70; P. Savard, *Le consulat général...*, 129.

¹³ V.-A. Huart, «Un tour d'Europe en 1900», dans *Impressions d'un passant* (Québec, Typographie Dussault et Proulx, 1906), 104.

jeunesse.»¹⁴; «Dès sa plus tendre enfance il [le Canadien] a entendu parler de cette ancienne mère patrie où ses ancêtres ont vécu (...) et le rêve de ses jeunes années a été de voir Paris, la capitale de sa France tant aimée (...). Et soudain, un beau matin, il s'éveille dans une chambre d'hôtel, il court à la fenêtre, et il aperçoit en face de lui les Tuileries! Jugez de son émotion.»¹⁵; «Mon cœur battait avec violence en voyant pour la première fois le beau pays des Cartier, des Champlain, des Laval, des Montcalm etc.»¹⁶. Ces envolées lyriques reflètent bien le sentiment général: réalisation d'un merveilleux rêve et émotion des retrouvailles avec une ancienne mère patrie à laquelle on reste très attaché¹⁷.

Mais nos voyageurs se font encore plus élogieux lorsqu'ils évoquent ce que Paris et la France représentent pour eux: «A 8 heures nous descendions à Paris, la capitale non seulement de la France, mais du monde civilisé»¹⁸; «Cela s'appelle la métropole de la science et de l'art, de la mode et du bon goût, de la littérature et de l'esprit»¹⁹; «La France n'est pas une nation comme une autre; elle est comme le cœur des peuples civilisés; ses palpitations se font sentir partout et répandent dans le monde des germes de vie ou de mort»²⁰; «La France [est] destinée à communiquer à l'univers la plus haute civilisation»²¹; «Les nations du globe sont presque toutes appelées les unes après les autres à servir de marche-pied à la gloire du pays de nos ancêtres.»²²

Ces quelques citations permettent de mesurer la fascination exercée par la France et sa capitale sur les Canadiens français. Pour eux, sans aucun doute, Paris est bien le centre du monde, et si ce n'est point chose courante de voir autant de voyageurs vouer semblable admiration à un pays étranger, il faut se rappeler que cet attachement fait en quelque sorte partie intégrante de l'identité nationale des Canadiens français. Cependant, ne nous y trompons pas, ce pays dont on parle avec enthousiasme, ce n'est généralement pas la France contemporaine, mais la

¹⁴ L.-P. Lemay, «Impressions de voyage», *Revue canadienne*, 31 (1895): 677.

¹⁵ A.-B. Routhier, *op. cit.*, 1: 209-210.

¹⁶ C.-E. Rouleau, *Souvenirs de voyage d'un soldat de Pie IX* (Québec, Demers et Frères, 1881), 13.

¹⁷ Ce profond attachement se marque très clairement dans la ventilation des 73 récits de voyages européens étudiés par J. Hare: il en recense en effet 46 qui traitent de la France contre 38 pour l'Italie et 20 seulement pour l'Angleterre. J. Hare, *op. cit.*, 28.

¹⁸ J.-B. Proulx, *Cinq mois en Europe ou voyage du Curé Labelle en France en faveur de la colonisation* (Montréal, Beauchemin, 1888), 34.

¹⁹ S. Clapin, *Souvenirs et impressions de voyages, Londres et Paris* (St-Hyacinthe, s.é., 1888), 17.

²⁰ H. Cimon, *Aux Vieux Pays, Impressions et Souvenirs* (Montréal, Beauchemin, 1913), 1: 41.

²¹ J.-L. Gougeon, *Souvenirs, impressions et réflexions* (Montréal, Beauchemin, 1904), 160.

²² L. Provancher, *De Québec à Jérusalem. Journal d'un pèlerinage du Canada en Terre-Sainte en passant à travers l'Angleterre, la France, l'Égypte, la Judée, la Samarie, la Galilée, la Syrie et l'Italie* (Québec, C. Darveau, 1884), 688.

France ancienne, celle d'avant 1789, qui n'existe plus que dans l'esprit de nos auteurs; c'est une notion abstraite, non une réalité. Après avoir vanté les mérites de leur ex-métropole la plupart d'entre eux s'efforcent en effet de prouver que celle-ci est entrée dans un processus de décadence morale et aussi - surtout après le Second Empire - politique et intellectuelle. Cette évolution est perçue comme la résultante directe de la révolution française qui, en détruisant une monarchie à laquelle les Canadiens étaient très attachés, a du même coup jeté les bases d'un vaste mouvement de déchristianisation; ce dernier ayant à son tour engendré le déclin de la France.

3 - *La visite de Paris*

«Paris»! Ce nom exerce donc une véritable fascination sur les Canadiens. La renommée de la capitale française les émerveille et un voyage touristique en Europe n'est pas imaginable sans un arrêt dans cette ville qui passe pour la capitale du monde occidental. Paris, tel un énorme aimant, attire à lui nos voyageurs pour les éblouir par sa beauté et sa richesse artistique mais aussi, parfois pour les décevoir par le «matérialisme» de sa population. L'impression qui se dégage de la première visite est cependant très favorable, les auteurs admirent Notre-Dame, le Panthéon, la Place de la Concorde, le Louvre, les Tuileries, le Palais de Versailles puis, plus tard, le Sacré-Coeur. Émerveillés par tant de beauté et de raffinement, ils ne se lassent point de décrire, avec force détails, ces nombreux édifices, certains livres devenant ainsi d'authentiques petits guides touristiques.

A - *Les monuments et les peintures*

Notre-Dame occupe toujours une place de choix dans ces récits. Si plusieurs auteurs évoquent avec un luxe de précisions les mille et une merveilles de la cathédrale gothique, certains se laissent aller à quelques digressions pour rappeler au lecteur que c'est dans cette perle de l'art chrétien que les révolutionnaires installèrent leur Temple de la Raison. A.-B. Routhier, évoquant la journée du 10 novembre 1793, écrit:

Les portes de cette cathédrale (...) s'ouvrirent avec fracas, et une procession de forcenés qui s'appelaient le peuple français, et qui malheureusement gouvernaient la France, s'avança au milieu de la grande nef. Ils venaient célébrer la fête de la déesse Raison (...) La Déesse (...) était selon M. Thiers, la femme d'un imprimeur et selon d'autres une danseuse de l'opéra (...) Ce ne fut pas tout, le temple de la Raison changea bientôt de divinité. L'antique Vénus y vit revivre son culte, et les chapelles latérales furent transformées en lieux de prostitution.²³

²³ A.-B. Routhier, *op. cit.*, 1: 267-268.

Pour J.-O. Plessis cette Déesse de la Raison que «les cannibales» introduisirent dans la cathédrale était elle-même une prostituée²⁴. E. Gagnon évoquant pour sa part le «trésor» de Notre-Dame note que l'on peut y voir les «habits dont étaient revêtus Mgr Affre, Mgr Sibour et Mgr Darboy lorsqu'ils furent tués. Ces vêtements portent encore des taches de sang, (...) la soutane du prélat [Darboy] porte les traces d'un grand nombre de coups de baïonnettes, surtout dans le dos»²⁵. Ces détails cruels et macabres permettent de montrer que les «communeux» n'avaient vraiment rien à envier à leurs ancêtres de 1789.

Semblables réminiscences historiques apparaissent également dans les descriptions de la Place de la Concorde. Comment les Canadiens pourraient-ils oublier que c'est sur cette admirable esplanade que fut décapité Louis XVI? «En contemplant l'obélisque, s'exclame A.-B. Routhier, il m'est venu à l'idée que ce colossal monolithe, apporté des bords du Nil, avait peut-être été placé là pour cacher l'ineffaçable tache de sang, que le sol devait garder.»²⁶ L'éducation dispensée aux jeunes Canadiens leur a en effet transmis une vision apocalyptique d'une révolution régicide mais aussi déicide. La plupart d'entre eux ne peuvent dès lors admirer ces monuments parisiens sans avoir constamment présentes à l'esprit les images sanglantes qu'évoquent la fin de l'Ancien Régime tout comme d'ailleurs la Commune de 1871. L'on sent donc se profiler ici un premier et important mouvement de retrait vis-à-vis de l'évolution de la France d'après 1793, attitude qui constitue pour ces Canadiens français l'une des multiples façons d'affirmer leur spécificité face aux lointains cousins parisiens.

Le touriste admire encore le Panthéon, mais en bon catholique il se rappelle avec tristesse que c'est dans cette ancienne église Ste-Genève que reposent Voltaire et Rousseau: «Il faut espérer, écrit J.-O. Plessis, qu'un gouvernement sage et réfléchi fera disparaître ces deux cadavres ignobles.»²⁷

Si tous ceux qui visitent Versailles sont à nouveau ébahis par la grandeur et la splendeur de ce palais royal, c'est également avec grand plaisir que nos voyageurs verront s'ériger sur la butte de Montmartre la célèbre basilique du Sacré-Coeur construite au lendemain des événements de 1870, afin «d'exécuter un voeu national d'expiation pour les péchés de la France et de prière pour la restauration de ce beau pays»²⁸.

²⁴ J.-O. Plessis, *Journal d'un voyage en Europe par...* (Québec, Pruneau et Kirouac, 1903), 79.

²⁵ E. Gagnon, *Lettres de voyage par...* (Québec, P.-G. Delisle, Imprimeur, 1876), 22.

²⁶ A.-B. Routhier, *op. cit.*, 1: 212-213. Voir dans le même sens, F.-X. Garneau, *Voyages en Angleterre et en France dans les années 1831, 1832, 1833* (Ottawa, Editions de l'Université d'Ottawa, 1968), 189.

²⁷ J.-O. Plessis, *op. cit.*, 82.

²⁸ A. Gosselin, *Au pays de Mgr de Laval. Lettres de voyage* (Québec, Laflamme et Proulx, 1910), 167.

Le Sacré-Coeur est un symbole d'espoir: «Il va, écrit J.-L. Gougeon, unir au Coeur de Dieu le coeur noble et généreux par excellence du peuple français, de ce peuple privilégié qui, remis dans son état normal, marchera à grands pas dans le chemin de ses hautes destinées.»²⁹

Les opinions sont par contre beaucoup plus contrastées lorsque, deux décennies plus tard, la Tour Eiffel attise la curiosité de nos visiteurs: l'on aime ou l'on déteste! H. Cimon se range résolument parmi les admirateurs: «la charpente de fer de la tour immense n'est pas une masse informe; au contraire, elle ne manque ni de symétrie, ni d'élégance»; mais en bon catholique il s'empresse d'ajouter: «Espérons qu'un jour la croix, qui a sauvé le monde, surmontera le drapeau qui déploie ses trois couleurs à plus de mille pieds du sol.»³⁰ L'image est claire, le symbole évident! Tardivel, quant à lui, ne partage pas les conceptions esthétiques de Cimon: «Croyez-vous que quelqu'un admire votre tour? (...) personne ne s'avisera de dire que ce gros tas de fer est beau ou grand. Ce n'est pas même grandiose, ce n'est pas même une preuve de progrès matériel.»³¹ Lemay enfin oppose le Sacré-Coeur à la Tour Eiffel: «Les deux monuments se regardent d'un air de défi. Ils représentent deux idées, ils proclament deux principes. C'est la lutte de la science incrédule contre la science croyante (...) Qui l'emportera? (...) Nul ne le sait. L'homme est libre et Dieu a ses secrets.»³² On le voit, nos auteurs ne se contentent pas d'admirer passivement les monuments parisiens mais cherchent à décrypter le message réel ou supposé qu'ils renferment et profitent de la moindre occasion pour glisser entre les lignes de leur récit un message au contenu philosophique ou politique.

On dénote une tendance assez similaire dans les jugements portés sur les peintures exposées au Louvre. «C'est parfois d'un réalisme dégoûtant, écrit Provancher, et dans un grand nombre de pièces, on cherche en vain l'idéal du beau qui aurait dû inspirer l'auteur, on ne trouve que de révoltantes représentations qui n'ont l'air à s'adresser qu'aux bas sentiments d'une nature pervertie.»³³ Si Provancher condamne le Louvre comme un véritable musée de débauche ou un salon de pornographie avant la lettre, Tardivel n'est pas loin d'avoir les mêmes opinions: «Les peintres français du jour, à part quelques exceptions aussi rares qu'honorables, se délectent à faire du nu scandaleux.»³⁴ Pour sa part, Proulx décrit un salon parisien où furent exposées en mai 1886 près de 2 500 toiles: «Le plus laid, selon moi, ce sont les nudités qui s'étaient sans pudeur sous les regards des femmes, des jeunes

²⁹ J.-L. Gougeon, *op. cit.*, 77-78.

³⁰ H. Cimon, *op. cit.*, 38.

³¹ J.-P. Tardivel, *Notes de voyage en France, Italie, Espagne, Irlande, Angleterre, Belgique et Hollande par...* (Montréal, É. Sénécal et Fils, 1890), 192.

³² L.-P. Lemay, *op. cit.*, 745.

³³ L. Provancher, *op. cit.*, 686.

³⁴ J.-P. Tardivel, *op. cit.*, 192-193.

filles, des enfants.»³⁵ Après ces considérations teintées de sexisme, l'auteur dévoile sa propre conception de l'art: «A mon avis, comme ils ont été bien mieux inspirés, ces peintres qui, au lieu de baigneuses et de nymphes dans le costume d'Eve, nous ont représenté des fillettes habillées jusqu'au cou, des bergères avec leur troupeaux, des fileuses avec leur quenouille, des paysannes cheminant au milieu des blés. Là au moins, s'il n'y a pas toujours du génie, on trouve de la candeur, de la naïveté, de la fraîcheur, un sentiment qui plaît ou qui élève.»³⁶ Pour ces auteurs, la mission première du peintre c'est donc la réalisation d'une oeuvre qui élève l'âme en respectant les canons de l'art chrétien; à la limite l'artiste pourrait être dénué de génie pourvu que l'on trouve dans ses toiles «de la candeur, de la naïveté»! Cette curieuse conception de l'art illustre la profondeur du fossé qui séparait le Canada de la France: nos voyageurs, tels des personnages venus d'un autre siècle, se voilent pudiquement la face devant des peintures qui, dans leur ancienne métropole, étaient considérées comme des plus naturelles.

Ces quelques remarques glanées en marge de longues descriptions des curiosités parisiennes mettent déjà en lumière trois des éléments qui sous-tendent les jugements sur la capitale française: l'émerveillement devant la beauté de ses oeuvres d'art; les réminiscences historiques relatives le plus souvent à la Révolution française et qui tempèrent cet enthousiasme premier; enfin la déchristianisation de la France qui trouve son prolongement dans la facture «osée» de certaines peintures et qui attriste nos voyageurs même s'ils ne désespèrent pas de voir ce pays revenir à une plus grande religiosité, espoir dont la construction du Sacré-Coeur paraît être le symbole le plus éclatant.

B - L'Académie française, les grands conférenciers et l'Assemblée nationale

Certains touristes profitent de leur séjour parisien pour assister à une séance publique de l'Académie française, ce qui leur permet de voir les plus célèbres des immortels. Les conférences sont également très prisées et pas seulement celles des orateurs «bien pensants» puisque nos Canadiens ne négligent pas les cours de libres penseurs notoires; mais c'est afin de mieux se convaincre des erreurs commises par ceux qui se sont éloignés des dogmes catholiques. Plusieurs assistèrent ainsi, «par curiosité»³⁷ à une leçon d'Ernest Renan que Routhier décrit en ces termes: «Au physique, le fameux auteur de la *Vie de Jésus* ressemble beaucoup à un excellent épicier de Québec.»³⁸ Proulx n'est guère plus aimable: «Il a brouillé tous les principes, mélangé toutes les erreurs,

³⁵ J.-B. Proulx, *op. cit.*, 94.

³⁶ *Ibidem*, 95.

³⁷ E. Paré, *Lettres et opuscules* (Québec, Dussault et Proulx, 1899), 69.

³⁸ A.-B. Routhier, *op. cit.*, 1: 316-317.

écorné toutes les vérités, joué comme un Balthazar avec les choses saintes, proféré mielleusement les plus gros blasphèmes, sans paraître s'en douter.»³⁹ On perçoit ici une nouvelle caractéristique du touriste canadien: conditionné depuis son plus jeune âge par une idéologie cléricale hostile à la France moderne et ayant parfois lu les récits de ses prédécesseurs, il débarque dans son ancienne mère patrie en sachant très précisément ce qu'il y trouvera, ce qui l'émerveillera, ce qui le décevra. Dès lors, s'il assiste aux conférences de l'un ou l'autre incroyant, c'est souvent dans le seul et unique but de confirmer ses préjugés.

Les politiciens français sont une autre attraction pour ces Canadiens habitués au système de gouvernement anglais. Après 1870, ils ne tarissent pas de critiques pour ce régime français dont ils prédisent la fin prochaine et, une fois encore, la visite de l'Assemblée nationale ne manque pas de renforcer leurs convictions. E. Gagnon évoquant une séance de 1873 écrit: «Chacun parlait à haute voix, et, parfois, la gauche faisait un tapage à tête fendre.»⁴⁰ «C'est quelque chose d'indescriptible, note Routhier en 1882, et ce qui m'étonne toujours, c'est qu'on n'en vienne pas aux coups.»⁴¹ Tardivel est encore plus outré quand il décrit une séance de 1888: «Quel spectacle navrant, indiciblement triste, humiliant et scandaleux (...) Cette séance mémorable a donné lieu à quatre échanges de témoins.»⁴² Ce regard très critique est également lourd de signification; il permet de mesurer à quel point les Canadiens français ont assimilé le système politique anglais pour le considérer comme tout naturel et faisant partie de leur patrimoine car c'est bien sûr la paisible Chambre des Communes, qui ignore ces débordements, qui sert ici de système de référence.

C - *La vie nocturne et le théâtre*

L'intense vie nocturne de la capitale française étonne également les Canadiens qui ne se font jamais faute d'évoquer cette folle animation qui chaque soir embrase la capitale française⁴³. Dans cette petite féerie nocturne, le théâtre tient une place toute particulière. Si tous sont d'accord pour reconnaître ce phénomène, les appréciations divergent dès qu'il s'agit de porter un jugement de valeur à son endroit. E. Paré et S. Clapin, esprits très libres, se rangent parmi les plus chauds partisans des représentations théâtrales, le dernier n'hésitant pas à écrire: «L'ascétisme que nous prêche l'Église n'est pas notre fort. Je dirai plus,

³⁹ J.-B. Proulx, *op. cit.*, 86.

⁴⁰ E. Gagnon, *op. cit.*, 17.

⁴¹ A.-B. Routhier, *op. cit.*, 2: 18.

⁴² J.-P. Tardivel, *op. cit.*, 197, 201.

⁴³ On trouvera deux merveilleuses descriptions du charme de ces débuts de soirée dans A. Buies, *Chroniques canadiennes. Humeurs et caprices* (Montréal, Eusèbe Sénécal et Fils, Imprimeurs, 1884), 1: 286; et L.-P. Lemay, *op. cit.*, 742.

le théâtre est nécessaire partout, et je ne crains pas de m'avancer trop loin en soutenant que plus il y a dans une ville de lieux de divertissements, de délassements, meilleure sera cette ville et plus elle sera morale.»⁴⁴ Lemay et Routhier sont par contre beaucoup plus réservés bien que l'on note chez eux un certain dilemme entre leur penchant pour cette forme d'art et l'interdit religieux. Routhier tranche cependant la question en écrivant comme à regret qu'il faut lutter contre le théâtre: «On peut aimer une chose et ne pas la trouver salutaire (...) Eh! mon Dieu, toute la vie ne se passe-t-elle pas à combattre et repousser des choses qui nous plairaient?»⁴⁵ Quant aux raisons invoquées à l'appui de cet «interdit», elles sont de deux ordres: d'une part l'on considère que le théâtre représente une grave menace pour l'ordre social traditionnel: «Les fausses théories des hommes d'État, les idées subversives des philosophes, les doctrines socialistes ne sont vulgarisées et ne parviennent au coeur du peuple que par le théâtre»⁴⁶; d'autre part ce serait dans cette forme d'art que la foule puiserait «l'esprit de légèreté, le goût des aventures romanesques et la dépravation des moeurs»⁴⁷, la vision très négative de la moralité et du gouvernement parisien véhiculé par la plupart des récits constituant bien entendu les meilleures preuves de ces allégations. Dans ce cas encore, l'exemple français sert donc de repoussoir puisque certains auteurs, transformés pour la circonstance en moralistes, indiquent très clairement les tragiques lendemains que réserverait au Québec une politique aussi libérale en matière théâtrale.

*
**

Ces récits de voyages, merveilleux petits guides touristiques, nous renseignent donc sur les mille et une curiosités parisiennes. Mais ce sont bien évidemment les fréquentes digressions des auteurs qui se révèlent les plus intéressantes pour qui veut étudier l'appréhension de la France par ses lointains cousins canadiens.

Nous remarquons par exemple combien certains facteurs tout à fait étrangers à l'art influencent les jugements portés sur les oeuvres parisiennes. En schématisant à peine l'on pourrait presque écrire que tout ce qui a été produit avant 1789 est exempt de critiques, alors que celles-ci fusent dès que l'on aborde certaines oeuvres postérieures - exception faite du Sacré-Coeur - ; il y a là plus qu'une coïncidence! Les conceptions esthétiques de nos auteurs sont donc souvent dépendantes de leurs convictions politiques et religieuses.

Enfin l'on note déjà ici une volonté de présenter la France contemporaine comme le «mauvais exemple», celui que les Québécois ne

⁴⁴ S. Clapin, *op. cit.*, 34.

⁴⁵ A.-B. Routhier, *op. cit.*, 1: 339-340.

⁴⁶ *Ibidem*, 352.

⁴⁷ H. Cimon, *op. cit.*, 48.

doivent suivre à aucun prix s'ils désirent conserver la pureté de leurs mœurs. Nos voyageurs vont ainsi chercher à Paris la justification des lourds interdits que le clergé fait peser sur la vie quotidienne des Français d'Amérique puisque, par leurs descriptions à première vue anodines des curiosités parisiennes, la plupart d'entre eux remplissent admirablement leur rôle: parfaire les contours de l'image stéréotypée de la France que véhicule l'idéologie cléricale canadienne depuis 1793.

4 - *Quelques caractéristiques de la vie parisienne*

A côté de la vision traditionnelle que le touriste porte sur le pays visité et qui en retient essentiellement les curiosités artistiques, on trouve dans ces récits de voyages quelques observations sur les Parisiens, leurs mœurs, leurs coutumes, leurs qualités et leurs défauts. Ces renseignements sont évidemment des plus riches pour notre étude car c'est ici que l'on voit le mieux en quoi le Canadien français se sent différent de son lointain cousin parisien, et, *de facto*, quels sont les éléments qu'il considère comme faisant partie de sa propre identité.

A - *La religion des Parisiens*

L'une des premières constatations des Canadiens débarquant en France concerne l'inobservance du repos dominical. A.-B. Routhier note: «Hier était dimanche. J'en suis sûr parce que j'ai consulté le calendrier. Mais ce n'est pas l'aspect de Paris qui me l'aurait rappelé.»⁴⁸ Habités depuis toujours à ces dimanches très calmes où tout travail est interrompu, nos voyageurs font évidemment montre d'un grand étonnement lorsqu'ils constatent qu'il n'en va pas de même à Paris. Certains, tel Garneau⁴⁹, se contentent de mentionner le fait sans le commenter. D'autres par contre sont particulièrement choqués. C'est le cas de Tardivel: «Je ne connais rien de plus triste, de plus navrant qu'un dimanche passé à Paris (...); on se moque de Dieu et de son Eglise.»⁵⁰ Plus habile, H. Cimon agrmente son propos de considérations humanitaires de façon à transformer l'interdit religieux en un bienfait social: «Le pauvre ouvrier qui a peiné toute la semaine reste encore courbé sous le poids du jour, et aucuns loisirs ne viennent délasser ses membres fatigués et reposer son esprit absorbé par les mille préoccupations journalières.»⁵¹

Nos auteurs s'interrogent ensuite sur les raisons de cette déchristianisation dont l'inobservance du dimanche est la forme la plus visible. La plupart d'entre eux, y voyant la conséquence directe de l'établissement d'une république anticléricale, rejettent la responsabilité de cette

⁴⁸ A.-B. Routhier, *op. cit.*, 1: 225.

⁴⁹ F.-X. Garneau, *op. cit.*, 198.

⁵⁰ J.-P. Tardivel, *op. cit.*, 116.

⁵¹ H. Cimon, *op. cit.*, 36.

irréligion sur les dirigeants français. Pour Mayrand par exemple, ce «refroidissement» de la foi est très normal vu que «les gouvernants sont en grande partie des francs-maçons, des juifs ou des libres penseurs»⁵². D'autres préfèrent mettre l'accent sur les conséquences de cette déchristianisation. Routhier s'attache ainsi à montrer combien inconfortable est la situation de l'incroyant car «cette indépendance religieuse absolue ne lui a pas donné la paix, ni le bonheur qu'il espérait (...) Il y a des jours où son âme immortelle souffre de ne pouvoir plus aimer, croire et adorer»⁵³ et Gougeon parle de ces «hommes qui semblent lassés de la vie, et que, par malheur, l'incrédulité a un jour chassé de nos temples»⁵⁴. Le discours est donc agencé de façon à convaincre les Canadiens français qu'ils auraient bien tort d'abandonner leur religion.

Il y a cependant beaucoup plus grave que l'inconfort personnel généré par l'incroyance; ces grands catholiques ne pouvant concevoir l'existence d'une morale laïque, une société sans Dieu est donc, selon eux, nécessairement vouée à la dépravation des moeurs, à la débauche et à la décadence. F. Langelier écrit ainsi en 1862 qu'il ne pense pas que l'on «puisse éprouver autre chose que du dégoût pour une ville si corrompue, pour une ville qui depuis la Circoncision jusqu'à la St-Sylvestre est enfoncée des pieds jusqu'à la tête, corps et âme dans la matière pour avoir de l'argent ou pour en dépenser (...) Au reste, l'état moral de Paris n'est pas surprenant, c'est l'état de toute société sans Dieu»⁵⁵. L. Provancher est tout aussi catégorique: «Quand on en est rendu ainsi à ne craindre plus ni Dieu, ni diable, quelle morale veut-on qui puisse retenir l'homme dans le devoir?»⁵⁶ E. Gagnon est du même avis: «Ici on considère les habitudes les plus abominables comme choses toutes naturelles et très permises, tant elles sont générales. Les femmes comme les hommes en parlent ouvertement, et d'un ton honnête, je pourrais dire, qui montre jusqu'à quel point le sens chrétien s'est effacé chez eux.»⁵⁷

Certains ne se contentent pas de décrire les défauts de cette société athée mais profèrent quelques menaces à peine voilées. J.-B. Proulx note que seul le «nombre des bons (...) retient le bras vengeur de la justice divine»⁵⁸. Léon Provancher est plus vindicatif: «Le Maître de l'Univers saura bien encore, quand le moment sera venu, trouver des

⁵² Z. Mayrand, *Souvenirs d'outre-mer* (Montréal, s.é., 1912), 59.

⁵³ A.-B. Routhier, *op. cit.*, 2: 40.

⁵⁴ J.-L. Gougeon, *op. cit.*, 25-26.

⁵⁵ Lettre de F. Langelier datée du 8 février 1862 (ASQ, Séminaire 71, no 121). Notons cependant que 24 ans plus tard, dans sa conférence «Deux années à Paris sous le Second Empire», *Nouvelles Soirées Canadiennes*, 6, (1887): 241-269), François Langelier se montra beaucoup plus modéré, décrivant même avec un certain enthousiasme son séjour parisien; évolution qui prouve bien l'importance du contexte dans lequel furent rédigés ces récits.

⁵⁶ L. Provancher, *op. cit.*, 35.

⁵⁷ E. Gagnon, *op. cit.*, 25.

⁵⁸ J.-B. Proulx, *op. cit.*, 42.

Prussiens pour humilier et punir cette nation ingrate qui le méprise et foule aux pieds ses commandements.»⁵⁹

Mal très dangereux dont les Parisiens auront à se repentir, l'athéisme est encore présenté comme particulièrement contagieux. Routhier⁶⁰ et Cimon⁶¹ craignent ainsi pour la foi et les moeurs des jeunes étudiants canadiens venus compléter leur formation dans la capitale française car, selon eux, il serait extrêmement malaisé de résister aux mille et une tentations de la vie parisienne. Derrière leurs appréhensions, se cache bien entendu la crainte de voir ces jeunes gens, contaminés par le virus athée, le transplanter sur le continent américain!

Cependant, après avoir décrit la déchristianisation française et ses multiples conséquences, nos auteurs s'efforcent de montrer que la partie n'est pas irrémédiablement perdue. Pour ce faire, ils évoquent l'existence d'un pays à deux vitesses, d'un pays qui comporte encore une certaine proportion de «bons»: les vrais catholiques. Ce dualisme s'exprime dans les formules antithétiques frappantes d'E. Gagnon: «A côté de la France *qui crie*, il y a la France *qui prie*: tout le salut est là»⁶²; de H. Cimon: «à côté de la France qui blasphème, il y a la France qui prie et qui répare»⁶³ et de A.-B. Routhier: «Il y a deux Paris, le Paris impie et le Paris catholique, le Paris qui blasphème et le Paris qui prie, le Paris qui nie, et celui qui croit, souffre et espère!»⁶⁴ Cette image de deux Frances, l'une symbolisant la décadence, l'autre l'espoir, est présente chez la plupart de nos auteurs⁶⁵, qui ne tarissent pas d'éloges pour ces chrétiens résistant avec courage à la tempête matérialiste. Ceux-ci, écrit Tardivel, «doivent avoir d'autant plus de mérite qu'ils ont à lutter plus fortement [qu'au Canada] contre (sic) le respect humain et contre l'entraînement du mauvais exemple»⁶⁶. J.-B. Proulx n'est pas moins flatteur: «Ce qu'on ignore généralement, peut-être, c'est le degré d'héroïsme où la vertu est portée dans les intérieurs chrétiens: la lutte aiguisée

⁵⁹ L. Provancher, *op. cit.*, 34. D'aucuns avaient en effet présenté la défaite de 1870 comme le résultat d'une intervention divine. Le *Courrier du Canada* n'écrivait-il pas le 7 septembre 1870: «Dieu a parlé à l'empereur Napoléon III et à la France par la bouche des mitrailleuses prussiennes!» (Voir à propos des réactions de la presse canadienne-française face à cette défaite, A. Rambaud, *op. cit.*). Faucher de Saint-Maurice par contre s'opposa très vigoureusement à de telles insinuations: «elles» manquent complètement de justesse: elles sont étrangères à l'esprit chrétien. La force de l'Évangile n'est pas celle du glaive.» (N.-E. Faucher de Saint-Maurice, *Loin du pays, Souvenirs d'Europe, d'Afrique et d'Amérique par...* (Québec, Imprimerie générale de A. Côté et Cie, 1889), 2: 441.

⁶⁰ A.-B. Routhier, *op. cit.*, 1: 219.

⁶¹ H. Cimon, *op. cit.*, 187.

⁶² E. Gagnon, *op. cit.*, 46.

⁶³ H. Cimon, *op. cit.*, 41.

⁶⁴ A.-B. Routhier, *op. cit.*, 1: 220-221.

⁶⁵ Cette image était par ailleurs très répandue dans les milieux ultramontains. On la retrouve par exemple sous la plume de Tardivel dans la *Vérité* du 28 juin 1884. A propos des «deux Frances» chez Tardivel, voir P. Savard, *Jules-Paul Tardivel...*, 43-77; et chez T. Chapais, voir J. Bruchési, *Témoignages d'hier* (Montréal, Paris, Fides, 1961), 281.

⁶⁶ J.-P. Tardivel, *op. cit.*, 117.

le bien, le purifie, le fortifie.»⁶⁷ La plupart des auteurs se sentent bien entendu une grande affinité avec ces courageux résistants qu'ils considèrent comme la «vraie», la «bonne» France, celle dont le Canada a hérité des traditions et des coutumes.

Le catholicisme parisien est donc présenté comme une religion de combat ou, si l'on préfère, de défense contre le mouvement anticlérical, mais aussi comme la seule chance de salut pour le peuple français; la rechristianisation de la France étant aux yeux de nos auteurs la meilleure garante de son relèvement. L'on trouve ainsi sous la plume de Tardivel cette phrase merveilleuse: «Après tout, il n'y a qu'une solution *pratique*, c'est la solution catholique (...) Que la France devienne chrétienne, qu'elle se convertisse, et alors Dieu se chargera de la solution politique.»⁶⁸ Cette réflexion illustre bien le rôle capital joué par la Providence dans certains récits. Mais, interrogeons-nous un instant, ces Canadiens, qui conseillent à leur ancienne mère pervertie d'en revenir au catholicisme, que font-ils sinon l'inviter à prendre exemple sur sa fille modèle? N'est-ce pas en effet la population canadienne-française qui a conservé la tradition catholique la plus intacte? Dans cette optique, il n'est d'ailleurs pas interdit de penser que les compliments adressés à cette «ancienne France» le sont indirectement au seul Canada français.

B - *Le Parisien*

Si la religion est sans conteste le sujet de prédilection de ceux parmi nos voyageurs qui se sont intéressés à la vie parisienne, certains ont relevé d'autres caractéristiques propres à la population. On trouve ainsi quelques savoureux portraits du Parisien type.

Cimon note: «Le Parisien est vif et intelligent. Il croit tout savoir, et voudrait qu'il en fût de même pour les autres.»⁶⁹ Dans un style simple et direct, Mayrand ne ménage pas les qualificatifs: «Paris, c'est la France, et c'est bien là qu'on peut mieux étudier le type de la race française. Le Français est poli, aimable dans ses paroles, ses gestes et ses manières (...) Le Français est très intelligent et a toujours excellé dans les arts et dans toutes les sciences (...) Le Parisien est gai, spirituel et primesautier (...) Le Français est hospitalier, généreux, dévoué.»⁷⁰ Larose est encore plus enthousiaste:

Il est toutefois une merveille devant laquelle il faut que je m'arrête: c'est l'auteur de toutes les autres, c'est le peuple même de Paris. La musique de son langage, la grâce de ses manières, la noblesse de son attitude, l'incomparable charme de son accueil et de sa franche gaieté, l'opiniâtreté de son travail, la transcendance de ses

⁶⁷ J.-B. Proulx, *op. cit.*, 42.

⁶⁸ J.-P. Tardivel, *op. cit.*, 195-196.

⁶⁹ H. Cimon, *op. cit.*, 49.

⁷⁰ Z. Mayrand, *op. cit.*, 57-58.

succès dans toutes les branches de l'activité humaine, la constance de sa sobriété, la ferveur de son patriotisme, la sincérité de sa religion, la générosité de sa nature, l'indépendance et la proverbiale finesse de son esprit, la profonde culture de son intelligence, la perfection achevée de son éducation, voilà ce qui compose au peuple parisien cette incroyable force magnétique par laquelle il fait graviter autour de lui la si légitime admiration du monde entier.⁷¹

C'est à en avoir le souffle coupé: le peuple français est véritablement déifié! Toutefois, après cette envolée lyrique qui semble indiquer qu'aucun peuple n'égale celui de Paris, Larose s'empresse de mettre un peu de baume sur le cœur de ses compatriotes en ajoutant: «De tout cela, vous Canadiens français, vous êtes non seulement éblouis, mais fiers, car cette reine des cités du globe, c'est la tête, c'est le cœur de la France, reine des nations et votre mère.»⁷² Grâce à cette habile pirouette, tous les compliments adressés au Parisien deviennent à nouveau autant de flatteries pour le Québécois.

L'extrême politesse de la population française a également frappé certains de nos voyageurs. J.-L. Gougeon et S. Clapin notent que nulle part au monde l'on n'entend plus fréquemment qu'à Paris les mots «Pardon, Monsieur»⁷³, F. Langelier remarque également l'ordre parfait qui régnait dans l'immense foule qu'il vit assister aux grandes eaux de Versailles et ajoute: «Ici [au Canada], que 200 personnes aillent faire un pique-nique à la campagne, on dirait d'une invasion de barbares, d'une incursion de Huns ou de Vandales. Tout ce qui peut être brisé est sûr d'être détruit»⁷⁴; enfin, W. Larose et V.-A. Huard⁷⁵ furent pour leur part charmés «d'entendre, au lieu du glacial *all aboard*, les conducteurs de train express vous dire: «messieurs les voyageurs pour Paris, en voiture s'il vous plaît, en voiture.»⁷⁶ Il s'agit ici des seuls véritables compliments adressés au peuple de Paris, ils sont totalement désintéressés puisque, au dire même des auteurs, ce sens de la courtoisie a disparu au Canada.

Les descriptions ne sont cependant pas toujours aussi élogieuses. A.-B. Routhier note par exemple, à propos de celui qu'il nomme «le boulevardier»: «Il est essentiellement poseur. Il a l'air suffisant et le verbe sonore, ou criard. Il s'écoute parler avec autant de complaisance qu'il en met à savourer un motif d'opéra - ou un cigare. Une de ses nombreuses fatuités, c'est de croire que Paris - c'est-à-dire lui-même - a tout inventé et qu'il n'y a rien de bon ni de beau en dehors de Paris.»⁷⁷

⁷¹ W. Larose, «De Montréal à Paris», dans *Variétés Canadiennes* (Montréal, Imprimerie de l'Institution des Sourds-Muets, 1898), 271.

⁷² *Ibidem*.

⁷³ J.-L. Gougeon, *op. cit.*, 155; S. Clapin, *op. cit.*, 43.

⁷⁴ F. Langelier, «*Deux années...*», 251.

⁷⁵ V.-A. Huard, *op. cit.*, 105.

⁷⁶ W. Larose, *op. cit.*, 248.

⁷⁷ A.-B. Routhier, *op. cit.*, 2: 43.

En fait, ce portrait ne diffère guère des précédents, si ce n'est qu'il considère comme des défauts ce que d'autres perçoivent comme des qualités!

Le Parisien suscite donc des sentiments divers; d'une part, l'on est fasciné par sa superbe, son éloquence et ses mots d'esprit mais d'autre part, son caractère irrégulier dérange singulièrement le Canadien catholique. Nos lecteurs privilégieront donc ce premier ou ce second aspect de la personnalité selon leurs penchants personnels.

C - La Parisienne

La Parisienne, quelle que soit son extraction sociale, attira également l'attention de certains auteurs, mais les portraits qu'en tracent ces hommes - un seul récit est rédigé par une femme⁷⁸ - sont souvent peu flatteurs et extrêmement sexistes. A.-B. Routhier nous la présente ainsi comme une personne sachant parler avec éloquence de tout et de rien, mais aux connaissances pour le moins superficielles: «C'est le type le plus accompli peut-être de la causeuse de salon, et l'on est étonné des improvisations étincelantes qui coulent sans effort de ses lèvres. Au fond c'est très vide, et si c'était écrit on ne le lirait pas. Mais la musique de la voix, l'harmonie et le naturel du geste, l'expression du regard, suppléent à l'idée qui manque et l'on écoute avec la conviction que l'on entend quelque chose.»⁷⁹ Même constatation chez S. Clapin: «Chez elle, une certaine finesse native supplée à l'instruction qui lui manque généralement. Elle n'a rien appris et cependant elle sait tout. Elle excelle à saisir au vol tous ces enseignements si variés que l'on recueille en traversant Paris: les mille et un échos des boulevards, des théâtres.»⁸⁰

Cette Parisienne est aussi une femme qui aime paraître et se faire admirer, de là sa passion pour la mode: «La Mode et la Parisienne écrit S. Clapin, ces deux mots se complètent l'un par l'autre. Impossible de les séparer sans en tronquer le sens.»⁸¹ Elle profite donc de toutes les occasions pour faire étalage de ses magnifiques toilettes et c'est tout naturellement que les auteurs la rencontrent au théâtre et à l'opéra mais aussi aux cours donnés par les savants les plus célèbres du Collège de France. «Dans un théâtre elle est distraite, préoccupée; elle observe, elle lorgne les toilettes de ses voisines et la chose qu'elle y fait le moins c'est d'écouter ce qui se passe sur la scène.»⁸² Quant à celles qui se rendent au Collège de France, elles y vont «plutôt pour étaler une jolie

⁷⁸ Il s'agit de Céline Bardy, «En Europe» dans *Oeuvres littéraires de ... fille du Docteur Pierre Martial Bardy* (Québec, Imprimerie de la Libre Parole, 1908), 77-173. Hélas, elle n'évoque pas sa perception de la Parisienne; l'auteur semble d'ailleurs s'être très peu intéressée à la vie de la capitale française.

⁷⁹ A.-B. Routhier, *op. cit.*, 2: 64.

⁸⁰ S. Clapin, *op. cit.*, 41.

⁸¹ *Ibidem*, 39.

⁸² *Ibidem*, 41.

toilette que pour connaître l'influence de Jean-Jacques Rousseau sur la littérature de son temps⁸³. Dans la même optique, F. Langelier⁸⁴ et A.-B. Routhier notent que ce n'est pas toujours la piété qui attire ces Parisiennes à l'église: «leur dévotion est un peu, beaucoup, mondaine (...) Elles oublient parfois qu'elles sont à l'église et se croient au spectacle.»⁸⁵ Faucher de Saint-Maurice fut le seul à combattre ce portrait traditionnel en montrant que la Parisienne n'était pas nécessairement cette bourgeoise oisive: «La vérité, c'est que la Parisienne est sérieuse, active, extrêmement experte dans tous les soins domestiques (...) Nulle personne au monde ne sait mieux concilier l'éloquence et la simplicité (...) La véritable Parisienne, c'est l'abeille industrieuse, non le papillon aux ailes d'or.»⁸⁶

«La Parisienne» apparaît donc comme un personnage en soi aux caractères très distincts de ceux du «Parisien». Malgré Faucher de Saint-Maurice, l'image véhiculée par ces récits est bel et bien celle d'une femme toujours préoccupée par l'image qu'elle donne d'elle-même, d'une femme qui cherche sans cesse à se couvrir d'une sorte de vernis brillant certes, mais que nos perspicaces voyageurs ont tôt fait de gratter pour montrer qu'il ne couvre rien que de très ordinaire. Ils tendent ainsi à prouver que la Parisienne n'est pas plus cultivée que son homologue canadienne et passe donc le plus clair de son temps à faire admirer des qualités qu'elle ne possède pas réellement. Si S. Clapin s'extasie devant cette missionnaire de la mode, elle est tout le contraire d'un modèle à suivre pour A.-B. Routhier qui s'exclame: «O mes bonnes lectrices canadiennes, ne gaspillez jamais ainsi votre vie, qui dure si peu. N'enviez jamais ce faux éclat d'une civilisation en décadence.»⁸⁷ L'image stéréotypée de la Parisienne est donc récupérée, dans une perspective conservatrice et sexiste, par certains auteurs bien pensants pour insister sur l'aspect factice de cette relative «émancipation» féminine. Derrière les paroles du juge Routhier se cache en effet la ferme volonté de défendre une certaine conception de la société traditionnelle, véhiculée par l'idéologie dominante et qui confine la Canadienne dans un rôle strictement domestique⁸⁸.

⁸³ E. Paré, *op. cit.*, 68.

⁸⁴ F. Langelier, «Deux années...», 253.

⁸⁵ A.-B. Routhier, *op. cit.*, 1: 230.

⁸⁶ N.-E. Faucher de Saint-Maurice, *op. cit.*, 438-440.

⁸⁷ A.-B. Routhier, *op. cit.*, 2: 69.

⁸⁸ A propos de la situation de la femme dans le Québec de la seconde moitié du 19^e siècle, voir notamment le Collectif Clio, *L'histoire des femmes au Québec depuis quatre siècles* (Montréal, Éditions Quinze, 1982), 135-236; N. Fahmy-Eid et N. Thivierge, «L'éducation des filles au Québec et en France (1880-1930): une analyse comparée», dans N. Fahmy-Eid et M. Dumont, *Maîtresses de maison, maîtresses d'école; femmes, famille et éducation dans l'histoire du Québec* (Montréal, Boréal Express, 1983), 191-219.

Conclusion

«La France», avec tout ce que cette notion charrie d'attachement sentimental, de grandeur, de prestige, de souvenirs épiques soigneusement entretenus par les arts, la littérature et l'historiographie canadienne-française, fascine donc nos auteurs qui se plaisent à retrouver leur identité nationale au contact de la langue, des êtres et des choses. Paris reste donc une métropole et singulièrement la métropole de tous ceux qui se retrouvent comme «compatriotes» dans l'Hexagone. Mais cette idée sentimentale est abstraite, elle se raccroche aux bribes de ce qui subsiste encore de la France de l'Ancien Régime, elle va chercher sa raison d'être chez les catholiques français les plus traditionalistes et refuse d'accepter l'évolution politique, culturelle et religieuse moderne de l'ancienne mère patrie. Dès lors, la plupart de nos touristes-reporters estiment devoir critiquer cette France nouvelle et se muent en polémistes, en moralistes, en apologistes de la tradition, au nom d'une idéologie qui défend ouvertement les valeurs liées à la monarchie et à la religion la plus conservatrice. Si quelques auteurs à l'esprit plus libre s'éloignent cependant de ce courant général et font entendre une voix discordante, vantant par exemple les mérites du théâtre, ils n'en restent pas moins très minoritaires et sont comme noyés dans la masse des textes les plus conformistes.

L'on assiste aussi dans ces récits de voyages à une curieuse lutte entre deux des principales composantes de l'idéologie clérico-nationaliste du 19^e siècle: d'une part, l'attachement à la langue française et par là à l'ancienne puissance colonisatrice, d'autre part la défense de la religion catholique et de sa place dans la société. La plupart des jugements portés sur la capitale française se trouvent donc tiraillés entre ces deux piliers de l'idéologie dominante et la seule façon pour nos auteurs de ne pas se trouver en porte à faux vis-à-vis du discours traditionnel, c'est cette évocation de deux Frances, l'une, majoritaire, étant le produit de la révolution et l'autre, le reliquat de l'ancienne France. Cette rhétorique permet de présenter indirectement les Canadiens français comme les véritables dépositaires de ces valeurs ancestrales et ainsi d'exalter à leur profit les différences avec l'Hexagone. Quels que soient en effet les attraits de la vie parisienne et la fascination exercée par le comportement des hommes et des femmes de la capitale française, les auteurs s'attachent à démontrer la supériorité sinon culturelle du moins morale des visiteurs sur les visités. Les défauts des citoyens français prennent le pas sur leurs qualités, que les Canadiens se reconnaissent de toute façon, et le message intéressé devient dénonciateur, voire préventif: gare à la contamination!

La synthèse des constats enregistrés au cours d'une lecture attentive du message que recèlent ces récits nous permet donc de conclure qu'ils renvoient une image assez fidèle d'une mentalité canadienne-française fortement soumise au catholicisme, - catholicisme militant puisque la plupart de nos écrivains sont des «missionnaires» qui oeuvrent par la parole et l'écrit à l'illustration de l'idéologie clérico-nationaliste et de la société qui l'a engendrée.